

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

Revue Mensuelle illustree

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS DE ST-HYACINTHE

P. Q. (*Canada*)

ABONNEMENT : \$1.00 PAR AN

(Conditions spéciales pour 8, 12, 25, 50, 100 copies)

Vol. II, No 10. Octobre 1896

SOMMAIRE

GRAVURES : Les quinze mystères du Rosaire.....	p.	292
Le Couronnement de la Vierge, d'après Fra Angelico.....	p.	306
ROSAIRE : Le Rosaire et la vie chrétienne (fr. H. D.).....	p.	289
La dernière page de Jules Simon : le P. Captier.....	p.	295
La Vierge du Cap (HENRICUS).....	p.	300
Une conversation sur l'origine du Rosaire (fr. A. MARICOURT).....	p.	301
POÉSIE : Ave Maria (Fr. H.).....	p.	304
HISTOIRE : Le Bienheureux Jean Massias (Fr. N. L.).....	p.	305
St. François d'Assise (EM. OLLIVIER).....	p.	309
Le Rosaire au Cap de la Madeleine (HENRICUS).....	p.	310
Notre Dame de la famille (PAUL FÉVAL).....	p.	312
La vie des frères (GÉRARD DE FRACHET).....	p.	315
Recommandations aux prières.....	p.	318
Associés défunts de l'œuvre du Noviciat.....	p.	318
Prédications.....	p.	319
Calendrier Dominicain d'Octobre.....	p.	320

Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal

C. B. LANCTOT

importateur de

Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vêtements Ecclesiastiques,
Etc.

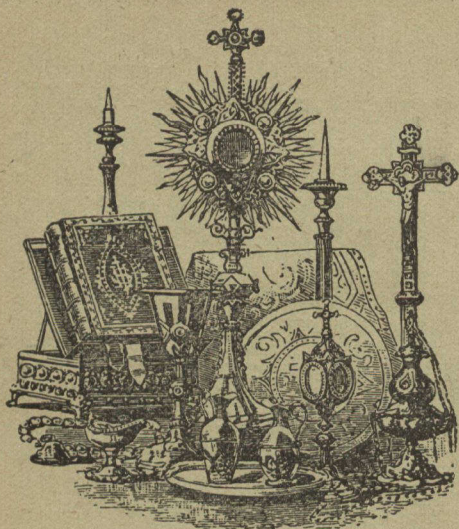
Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.

Lustres en Cristaux.



Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

CASTLE & FILS

20 Rue Université,
MONTREAL.

*Vitraux d'Art pour
Eglises. Cloches d'E-
glises.*

Agents pour la Mai-
son E. CHAMPI-
GNEULLE & CIE.,
BAR-LE-DUC, Fran-
ce, approuvée par Sa
Sainteté le Pape Pie
IX.

(Bref du 5 Mai 1865)

STATUES, CHE-
MINS DE CROIX
et VITRAUX D'ART

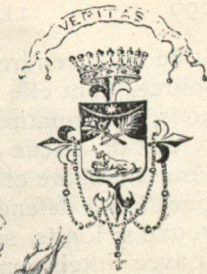
Envoi sur demande
de Croquis et Devis.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

IMPRIMERIE,
RELIURE.

L'Etablissement le plus
complet de la ville.



LES
ROSAIRE

LE ROSAIRE
ET LA VIE
CHRÉTIENNE.

LES dévotions, dans le catholicisme, sont essen-

tiellement ordonnées à la vie chrétienne qu'elles ont pour but d'aider et de développer dans les âmes. Aussi est-ce à ce point de vue qu'il faut les étudier, quand on veut en saisir l'esprit, apprécier la valeur et pénétrer l'organisation quelquefois savante suivant laquelle elles furent conçues.

Nous essaierons, dans ces quelques pages, de mettre la dévotion du Rosaire en regard de la vie chrétienne,

et de nous rendre un compte exact des forces et des ressources dont elle dispose pour en assister, au dedans de nous, la formation et la croissance laborieuses. Peut-être verra-t-on mieux alors ce que valent devant Dieu et pour l'âme humaine ces petits grains enfilés qu'on a peine aujourd'hui à défendre du ridicule, et ces *Ave Maria* qu'on trouve si longs, si monotones, parce qu'on ne sait les dire ni avec intelligence ni avec amour ; peut-être saura-t-on mieux que le Rosaire n'est point une pratique à l'usage des enfants et des femmes, mais une noble dévotion, un instrument bien taillé pour saisir l'âme humaine, pour la travailler, pour la former à l'image de Jésus-Christ, et que les mains les plus viriles devraient être fières de manier.

Rappelons en peu de mots ce qu'est la vie chrétienne.

Réduite à son idée pratique, prise dans son résultat définitif, elle n'est rien autre chose que la reproduction de Jésus-Christ. Or, pour reproduire Jésus-Christ dans une âme et pour marquer une vie de son empreinte, pour faire que, dominées par lui, cette âme et cette vie en reflètent les pensées divines, en traduisent les surhumaines vertus, se revêtent de Lui, selon le mot de saint Paul, et s'imprègnent de son calme, de sa douceur, de sa chasteté, de son humilité, de son zèle, de son grand courage, de son amour, de sa naturelle beauté, que faut-il ? Il est nécessaire avant tout que Jésus-Christ soit présenté à cette âme pour en être regardé et contemplé, jusqu'à devenir l'idéal souverain qui régira son activité. Et comme l'idéal dépasse l'énergie de l'homme, il est encore indispensable que, secourant notre infirmité, Dieu, par sa grâce, nous prenne la main, nous fasse copier Jésus-Christ et qu'il imprime lui-même en nous ce sceau magnifique que nous n'avons seulement pas la force de remuer. Il faut enfin que, coopérant à l'action de Dieu, nous sachions nous prêter docilement au travail intime de sa grâce, comme ces marbres sans tache, ces purs albâtres qui se creusent, prennent du relief sous le ciseau de l'artiste, et semblent trouver sous ses doigts la transparence, les attitudes de ce qui vit, presque le mouvement.

Voilà les secrets de la vie chrétienne, de ce rude et glorieux travail de la formation du Christ. Le marbre à travailler, c'est nous ; l'exemplaire, c'est Lui ; l'artiste, Dieu et la liberté.

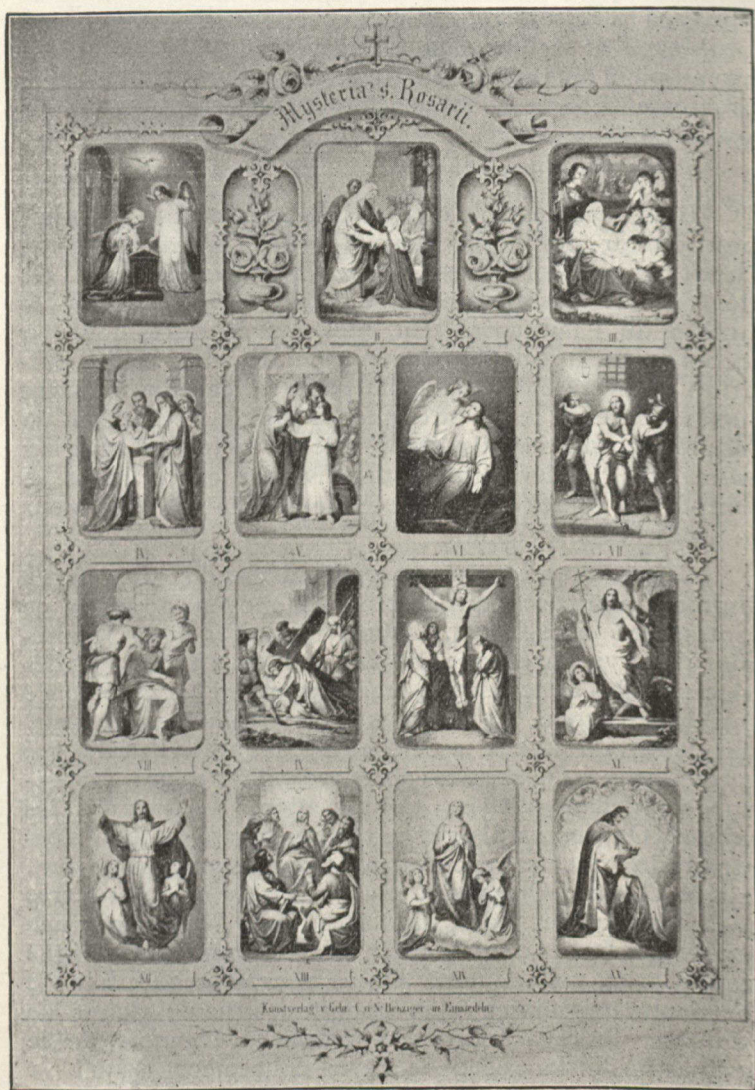
Or, à première réflexion, il est aisé de voir avec quel à-propos le Rosaire répond aux exigences de ce travail, et combien il le facilite ; on dirait même qu'il n'est qu'un moyen plein d'habileté pour soumettre plus souvent et plus directement l'âme à l'influence des trois causes qui concourent à cette œuvre.

I.

Il est incontestable que le Rosaire contribue puissamment à tenir devant nos yeux la grande figure de Jésus-Christ, et par conséquent à faire rayonner sur nous cet idéal qui ne devrait jamais se voiler, puisque c'est à sa lumière qu'il faut agir. En effet, ces mystères dont on accompagne la récitation des *Pater* et des *Ave*, cette méditation silencieuse dans laquelle l'âme se recueille pendant que les lèvres se remuent et que les grains s'échappent de nos doigts, que sont-ils, sinon le lever de Jésus-Christ sur notre âme, le déploiement des diverses clartés dont se compose sa lumière totale, et le mouvement de l'âme pour en subir l'effet vivifiant.

Certes, ce n'est pas un petit mérite d'avoir offert à l'homme une occasion de plus, un moyen nouveau de contempler Jésus-Christ. Outre que cet acte est le premier de la vie chrétienne, on sait qu'il est un des plus délaissés. Qui donc médite vraiment parmi les chrétiens ? Qui donc s'arrête, ne fût-ce que cinq minutes par jour, afin de lever les yeux au ciel et d'y regarder l'étoile qui est le Christ ? Où sont les âmes recueillies et qui font silence au-dedans d'elles, afin d'y adorer le Dieu qui les habite ? On s'en va distrait et volage, regardant tout, s'occupant de tout, se reposant sur tout, interrogeant tout, sauf le Christ. On marche murmurant du bout des lèvres quelques formules vides, mais sans avoir dans l'esprit une pensée qui fixe et dans le cœur un battement qui atteigne Jésus-Christ, voilà le fait. On ne pouvait rendre à la vie chrétienne un service plus opportun, que de tâcher de s'emparer du regard errant et mobile de l'homme, de le fasciner un instant et de le ravir doucement jusqu'à la contemplation de Jésus-Christ, pour lui faire subir ce premier attrait qui vient par les yeux, et commence l'ineffable fusion des âmes.

Sans doute, ces moyens ne manquaient pas à l'âme



LES QUINZE MYSTÈRES DU ROSAIRE.

humaine, la Providence divine et l'industrielle piété les avaient, ce semble, multipliés à l'envi. La parole de l'apôtre, l'Évangile écrit, les temples, le crucifix, les saintes images, l'Eucharistie, tout cela n'était-ce pas autant de forces diverses agissant sur l'esprit, le cœur, l'imagination et les sens de l'homme, afin de lui remettre constamment sous la pensée l'idéal qui doit planer sur sa vie et la mouler de son empreinte ? Mais si ardente que soit la parole de l'apôtre, et si vive qu'elle puisse être pour évoquer dans les âmes la figure du Christ, cette parole passe, et l'impression qu'elle a produite est bien vite effacée. Quelque vivant que soit l'Évangile, et encore qu'il soit doué d'une efficacité presque sacramentelle pour peindre et graver en nous le Christ ; quelque facile à ouvrir que soit ce livre écrit pour tous et dans une langue comprise de tous, qui ne sait combien sont rares ceux qui savent le lire et le porter sur leur poitrine ? Le temple est toujours ouvert, c'est vrai, et ses murs, son silence, son obscurité, son parfum, tout en lui nous rappelle le Dieu que nous adorons, nous le fait voir, goûter et sentir ; mais le temple est souvent loin, et combien qui ne peuvent y venir au gré de leur religion, et imiter ces vrais Israélites, qui, ne pouvant visiter Sion, en saluaient de cœur les lointains et sacrés portiques. Le crucifix, du moins, s'emporte avec soi, on le met sur son cœur, on le regarde, on le baise, et vraiment cette image du Seigneur surpris dans l'agonie ou dans la mort, et aux prises avec toutes les douleurs déchainées, est douée d'une singulière éloquence, pour nous parler, pour nous dire son nom ; mais ce n'est que l'aspect douloureux et navrant du Christ que le crucifix nous montre, et il n'y a que les saints qui sachent reposer assez longtemps sur lui le regard pour qu'il ait le temps de nous transformer. La plupart ne tournent vers lui qu'en passant un œil que l'habitude a émoussé. L'Eucharistie enfin est le don de souveraine grâce pour continuer Jésus-Christ, pour le tenir près de nous, pour le faire entrer en nous et devenir notre sang, notre chair, notre vie, l'âme de notre âme ; mais l'Eucharistie ne se mange pas à toute heure, on ne l'emporte pas avec soi, et combien d'âmes qui n'ont pas toujours la robe nuptiale pour être admises au banquet !

Je comprends donc qu'un apôtre comme saint Domi-

nique, un de ces hommes doués à la fois du sens qui comprend les faiblesses humaines et du sens qui perçoit les mystères de Dieu, pénétré de la nécessité pressante de maintenir dans l'esprit des chrétiens la grande figure du Christ, et convaincu des singulières infirmités de cet esprit pour regarder si haut, je comprends que ce génie d'apôtre ait voulu ajouter à tous les moyens dont la piété et la religion usaient déjà, un moyen nouveau proportionné à la petitesse de l'homme, un moyen facile qu'on eût toujours sous la main, que le pécheur et le juste pussent également employer, qui n'effarouchât pas l'enfant, et n'humiliât pas non plus l'esprit élevé, qui eût toute la concision de l'Évangile et toute la facilité du regard jeté sur le crucifix, qu'on pût employer à toute heure, en marchant, en veillant, en combattant, presque en dormant, qui saisisse à la fois notre imagination, nos sens, notre cœur, notre esprit et toutes nos puissances.

Tel est le Rosaire, Évangile de ceux qui ne savent pas lire, il raconte en quelques mots la vie du Maître, et crayonne en quelques traits sa splendide beauté. Méditation de ceux qui ne savent pas méditer, il élève à leur insu les esprits inexpérimentés jusqu'à l'acte le plus sublime de la vie chrétienne, regarder Dieu. Industriel et habile comme l'amour qui l'inventa, il met aux mains de l'homme de petits grains qui l'invitent à la prière, il met sur ses lèvres des formules connues de tous, il les multiplie par la répétition et se servant de la monotonie que cette répétition engendre, il prend leur pensée comme on prendrait un enfant à la lisière, il l'arrête sur tous les mystères de la vie du Christ, et il la promène doucement depuis le berceau de notre Dieu jusqu'à la gloire où ce Dieu nous mène par le mérite de ses douleurs et la communication de sa propre gloire et de sa personnelle félicité.

Pour bien juger de la fécondité d'un tel moyen et de son à-propos, il faudrait pouvoir compter la somme de regards jetés à Jésus-Christ et de contemplations qu'il a produites parmi les chrétiens, peut-être alors verrait-on ce que la vie chrétienne lui doit, combien le long des siècles il en a enrichi la sève, et quels fruits il a fait mûrir sur ce grand arbre sorti du grain de sénévé.

Fr. H. M. DIDON,
des fr. prêch.

(A suivre.)

LA DERNIÈRE PAGE DE JULES SIMON. (1)

LE P. CAPTIER.



l'époque de mon séjour à Juilly, le P. Captier n'était rien ; il n'existait encore que pour ses maîtres et ses condisciples d'Oullins. Ce n'était pas un de ces enfants qui, par leur talent ou leur conduite, font présager une grande destinée. Tout était ordinaire en lui : sa famille, chrétienne, honorable, sans fortune ni éclat d'aucune sorte ; son extérieur, qui n'était particulièrement remarquable ni par la force ni par la grâce ; ses aptitudes, plutôt modestes qu'étendues, et qui avaient besoin d'être soutenues par un travail opiniâtre. Lacordaire, qui était l'apôtre du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, le choisit pour son disciple préféré, parce qu'il reconnut en lui l'homme de bonne volonté qui pourrait tout sur les autres parce qu'il pouvait tout sur lui-même. On peut dire que le jeune Captier se fit tout seul sous l'œil puissant et affectueux de Lacordaire. Sa famille fit à sa vocation tout juste assez d'opposition pour que la sincérité et la force en fussent constatées. Il sentit les joies de la mission acceptée et n'eut pas même l'idée d'un sacrifice accompli. Le travail persévérant et l'attention incessante à se gouverner, à se perfectionner, avaient transformé l'enfant vulgaire, et quelque peu âpre et sauvage, en un jeune religieux attaché à tous ses devoirs, dont l'intelligence avait été fécondée et comme doublée par le travail, et qui avait senti dans tout son être la chaude et vivifiante influence d'un grand homme. Il ne tarda pas à être aimé, considéré, et même, malgré sa jeunesse encore voisine de l'adolescence, vénéré en ce petit monde d'Oullins, de Sorèze et d'Arcueil, qui vivait à l'ombre de Lacordaire.

Je voudrais bien qu'il m'eût été donné d'entendre les discours et les propos de Lacordaire dans une des maisons

(1) A propos du vingt-cinquième anniversaire de la Commune, M. Jules Simon a publié dans le *Correspondant* du 25 mai, sur le P. Lacordaire et le P. Captier, quelques pages de souvenirs très intéressants et d'une touchante éloquence, dont nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître quelques extraits. Ce sont probablement les dernières lignes qu'a tracées la main de l'illustre académicien.

qu'il gouvernait ; quoique je fusse de l'âge de ses disciples et préoccupé par-dessus tout des questions religieuses, j'ai le regret de ne l'avoir pas connu. J'étais un des assidus de ses conférences du collège Stanislas ; nous y rêvions toute la semaine, son éloquence nous enfiévrant, sa doctrine remplissait toutes nos disputes. Le dimanche, à l'heure des vêpres, nous remplissions la petite chapelle du collège Stanislas, où il fallait s'empiler une heure d'avance ; c'était une salle oblongue, entourée d'une galerie, qui aurait pu passer pour une salle de cours aussi bien que pour une chapelle, sans un petit autel qu'on dissimulait ce jour-là, sous quelques étoffes, afin de ne pas perdre un pouce de l'espace disponible.

A deux heures, une petite porte s'entr'ouvrait à côté de l'autel ; un homme encore jeune, amaigri peut-être par les austérités, mais plus encore par la passion qui le dévorait et qui transperçait en traits de feu sur son visage, se glissait dans la foule qui s'écartait respectueusement devant lui et, tombait à genoux au pied de l'autel où il priait tout bas assez longtemps. Tout à coup, il nous apparaissait dans la chaire, entouré, coudoyé par la foule qui envahissait l'escalier : " Messieurs . . ." Il n'avait pas encore livré ni gagné la bataille du costume de saint Dominique ; il était en soutane noire, sans surplis, semblable à un conférencier plus qu'à un orateur. Ses premiers mots étaient à la fois si simples et empreints d'une cordialité si douce qu'on se sentait en conversation familière avec un ami. Même il avait de ces libertés d'expression qu'un professeur aurait hésité à se permettre, et qu'il rendait possibles et même agréables à force de naturel et de bonhomie.

Peu à peu, sans s'apercevoir de la transition, sans s'en douter, on se sentait en commerce avec les idées les plus hautes et les questions les plus ardues. Tantôt les problèmes s'accumulaient comme s'ils avaient voulu accabler l'esprit de leur nombre et de leur grandeur : tantôt ils se déployaient en lignes bien ordonnées, se prêtant réciproquement leur lumière et s'éclairant les uns par les autres. La terre s'éloignait ; les passions humaines s'apaisaient ; le ciel s'entr'ouvrait. On entendait tour à tour les accents émus d'un ange consolateur et la voix tonnante d'un prophète. Ce n'était rien pour lui de descendre de

ces hauteurs et de côtoyer de nouveau les âmes, tant il était maître de son auditoire ; jamais la parole humaine ne poussa plus loin son éblouissante et émouvante merveille. On écoutait encore quand il avait disparu de la chapelle ; on en avait pour des jours et des semaines à penser, à raconter ; dans quelques âmes privilégiés, il y en avait, sans doute, pour toute la vie.

Lacordaire, dans le premier feu de sa jeunesse, avait commencé par la revendication ardente de la liberté d'enseignement primaire. Avant d'être l'apôtre de Notre-Dame, il avait été, avec Montalembert l'apôtre et le martyr de l'école primaire libre. La liberté avait fait depuis ces temps historiques de très grands progrès ; mais ce n'était pas encore la liberté. La lutte, quoique générale et ardente, n'était qu'une lutte d'influence entre le clergé et l'Université. Ce n'était pas la grande ambition de refaire la société par l'éducation, et l'éducation par la foi et par l'amour. Lacordaire seul s'était élevé à ces hauteurs, tandis qu'autour de lui, amis et ennemis étaient engagés dans des luttes stériles de tirailleurs. Ceux qui, aujourd'hui, consentent à se rappeler une agitation à laquelle l'intervention étourdie de M. Jules Ferry, qui voyait ordinairement plus loin et plus haut, donna, pendant plusieurs mois, une violence que nos mœurs ne comportaient plus, ne voient dans la fondation du Tiers-Ordre enseignant des Dominicains que la tentative d'une conquête cléricale, tandis qu'il s'agissait au fond, pour Lacordaire et ses principaux disciples, de faire un pas vers la liberté religieuse par la liberté de l'enseignement.

Le P. Captier était le premier de ses disciples par le choix et la désignation du maître. Lacordaire l'avait essayé dans tous les emplois de l'Ordre, et deux fois dans celui de Prieur d'Arcueil, où cet enfant avait l'autorité d'un père. Il n'avait ni la parole passionnée, ni les grandes vues de Lacordaire. Ce n'était pas un remueur d'hommes ; il n'aurait jamais enflammé les foules ; mais c'était par excellence l'esprit clair, méthodique, inaccessible aux chimères et aux vaines arguties. Maître de lui-même par sa fermeté, comprenant les objections de son adversaire, faisant au besoin les concessions qui pouvaient être faites à l'esprit du siècle, et donnant en même temps à comprendre qu'il n'en ferait pas une au-delà ; capable de recevoir

de grands coups sans se troubler ni se décourager, et donnant à tous l'exemple d'une inébranlable sérénité ; commençant par être maître des siens et finissant infailliblement par être leur ami : tel était, ou plutôt tel devint, à force de volonté ou de charité, le P. Captier, fondateur de l'école d'Arcueil, et créateur, après Lacordaire, du Tiers-Ordre enseignant de Saint-Dominique.

Ce serait encore aujourd'hui un spectacle curieux pour ceux qui se rendent compte des détails de la lutte entre la raison et la foi, de voir le P. Captier, successivement, aux prises avec trois hommes de bonne foi comme lui, aimant la liberté et obligés de la refuser par des raisons qu'ils croyaient d'ordre poli ique. Ces trois hommes ne sont autres que M. Rouland, M. Duruy et M. Boudet. J'ai été trop mêlé à cette lutte pour la mentionner incidemment, et, d'ailleurs, ce n'est pas ici le lieu ; mais je me suis bien souvent rappelé, à cette époque, ces mémorables paroles de Henri IV, répondant aux députés de l'Université de Paris qui demandaient des mesures répressives contre la prospérité des Jésuites : "Croyez-moi, faites mieux qu'eux, et vous n'aurez pas sujet de les craindre."

Le P. Captier me fit l'honneur de venir me voir à l'époque où je venais de publier ce que j'avais la sottise, ou, si vous voulez un mot plus doux, la maladresse d'appeler la réforme de l'enseignement secondaire. Il me dit qu'il était, en gros et très résolument, pour l'esprit de mes réformes, ce qu'aucun universitaire n'aurait osé me dire. Je n'en fus pas médiocrement flatté. J'ai lu la plupart des discours prononcés par lui à la fête annuelle d'Arcueil et aux conférences chrétiennes de Luxembourg ; j'y ai trouvé trois grands caractères : un grand amour de la patrie française, une constante prédominance de l'esprit de famille dans l'éducation, et l'éducation constamment demandée à l'exercice de la liberté.

Mais l'avouerai-je ? depuis que j'essaie de caractériser en quelques mots la vie du P. Captier, je ne puis échapper à l'obsession de sa mort. Sa mort me cache sa vie. Sa vie est celle d'un homme de grand esprit et de grand cœur, d'un écrivain et d'un orateur de talent et d'un éducateur de premier ordre. Sa mort est celle d'un héros et d'un martyr : je ne puis ni ne veux la raconter ; je ne le puis, car elle ressemble à tous les assassinats : je ne le

veux, car, au lieu de contribuer à répandre ces horreurs, je voudrais, au prix de mon sang, pouvoir en effacer le souvenir. A Dieu ne plaise que je ne voie, dans le simulacre de tribunal et de procédure de 1793, une atténuation des crimes de la Terreur ; j'y vois un crime de plus, une dérision sacrilège des formes de la justice. Et cependant on disait à celui qu'on allait tuer : Vous êtes accusé de quelque chose, vous êtes ennemi de la République. Mais ici on n'a rien pu dire ; on n'a pas fait semblant d'avoir un prétexte à mettre en avant ; on n'a pas dit : Vous êtes ennemi de la République, on savait qu'ils ne l'étaient pas ; on n'a pas dit : Vous avez des rapports avec Versailles, on savait qu'ils n'en avaient pas ; on n'a pas dit : Vous avez dévoré le bien du peuple ; non, ils vivaient pauvrement et donnaient tout ce qu'ils avaient.

Leurs maisons étaient devenues des ambulances, où Versaillais et communards souffraient côte à côte et mouraient côte à côte. On ne songeait pas à faire un exemple ; la partie était jugée et perdue : pendant qu'on procédait à ces égorgements, le vengeur du sang était aux portes. Alors quoi ? Ces hommes ont tué pour tuer, parce qu'ils tenaient, dans leurs mains sanglantes, des chrétiens et des prêtres. Ils n'ont pas essayé de tromper ; ils n'ont essayé aucune apologie ; ils n'ont pas tué étant eux-mêmes dans les affres de la mort. Quand les balles sifflaient à leurs oreilles, quand les pantalons rouges défilaient au coin de la rue, ils tenaient leurs victimes depuis plusieurs jours ; ils les ont traînées, à leur suite, d'asile en asile avec le dessein constant de les massacrer ; ils n'ont senti ni hésitation ni remords. “ C'est pour à présent, mettez-vous là, que nous puissions tirer à l'aise ! ” On entendit quelques coups de fusil ! Les cadavres tombèrent entourés d'une mare de sang. Si le P. Captier eut une minute pour respirer, il pardonna. Dieu aussi peut pardonner. Telle fut, en 1871, dans la ville de Paris, la fin d'un grand citoyen et d'un grand homme de bien.

JULES SIMON.

LA VIERGE DU CAP.

(*Impressions d'un pèlerin.*)

Elle n'est pas belle, cette Madone ; elle n'est pas l'expression d'un rêve d'artiste ; une main grossière a dû la pétrir, la façonner.—Quel esprit, tourmenté d'idéal, se fût contenté de ces formes et de ces traits ?—C'est vrai, elle n'est pas belle, et pourtant, elle attire, elle fascine. Quand on l'a vue une fois, on voudrait la regarder toujours ; on reste là, à ses pieds, retenu par un charme mystérieux. Comment expliquer cela ? D'où vient la séduction de cette tête de Vierge ?—Ah ! je sais,—la main divine a retouché l'œuvre première et y a imprimé un cachet qu'on ne trouve pas aux productions du génie. Cette Madone n'est pas comme tant d'autres, car elle a eu son mouvement des yeux, sa figure a changé déjà, et sa physionomie garde je ne sais quoi de mobile, de vivant. On dirait que ses yeux vont s'ouvrir encore, que ses lèvres vont remuer, on dirait que le sourd travail de la vie anime et colore ses joues. C'est toujours la Vierge du prodige ! Le souffle divin a effleuré cette pierre. Qui donc, ici-bas, aurait pu donner à ce visage son indéfinissable et céleste expression ?

Devant les œuvres des grands artistes, on admire et on se tait ; mais ici, aux pieds de l'humble Madone, on prie amoureusement ; et, tout le temps de sa prière, on sent descendre en soi force et consolation. Des mains ouvertes de la Vierge, émane une vertu qui emplit le Temple, qui imprègne ses vieilles pierres, qui pénètre le cœur du pèlerin,—plus dur que le rocher, souvent. Je le répète, la Madone du Cap n'est pas comme tant d'autres ; ses traits restent au fond des yeux et au fond de l'âme. Qui l'a regardée une fois, voudrait la contempler toujours !..

28 Août 1896.

HENRICUS.

UNE CONVERSATION SUR L'ORIGINE DU
ROSAIRE.

Il y a quelques semaines, un canadien âgé de soixante ans, excellent catholique et par conséquent bon père de famille, voyageait avec moi. Après une demi-heure d'entretien sur différents sujets, il me dit :

Depuis plusieurs années, on parle beaucoup du Rosaire, le mois d'Octobre est devenu le mois du Rosaire ; on fait même des pèlerinages au Cap de la Madeleine en l'honneur du Rosaire. Mais pourquoi, puisque cette dévotion est maintenant si importante, pourquoi a-t-elle paru si tard dans l'Eglise ? Notre curé nous a appris qu'elle n'était pas connue avant saint Dominique. L'Eglise s'en est donc passé pendant douze siècles. Je me demande pourquoi elle est venue si tard au monde.

La question était très claire et j'avais affaire à un homme aussi sensé qu'intelligent. Je lui répondis : Dieu, qui est le meilleur de tous les pères, envoie à ses enfants les secours nécessaires juste au moment où ils en ont besoin. Vous faites cela. A vos grands garçons, quand ils vont passer l'hiver dans les rudes chantiers d'Ottawa, vous donnez d'autres vêtements et d'autres souliers que ceux qu'ils portent durant l'été. Dieu fait de même : à l'heure voulue, il donne les remèdes proportionnés aux maladies ; il distribue les secours appropriés aux besoins.

Au temps de saint Dominique, vers 1200, tout le midi de la France était gravement malade. Des hérétiques, nommés Albigeois, attaquaient tout ce qu'il y a de grand et de consolant dans notre sainte religion. Dans leur audace impie, ces hommes disaient que Jésus n'était pas le Fils de Dieu et qu'il n'avait pas racheté le monde ; ils rejetaient aussi l'Eglise et les sacrements. Ils disaient encore que Marie n'était qu'une femme ordinaire, ne méritant nullement les hommages que lui rendait l'Eglise de Rome ; ils interdisaient l'usage de l'Ave Maria ou Salutation Angélique.

Supprimer Jésus et Marie, l'Eglise et les sacrements, c'était anéantir la religion chrétienne.

A ces négations épouvantables ils ajoutaient les blas-

phèmes les plus odieux contre nos mystères, mais surtout contre la Vierge bénie.

Avec l'apparence hypocrite de certaines vertus, comme la pauvreté et la tempérance pratiquées publiquement et poussées jusqu'à l'extrême, ils trompaient le peuple plongé, hélas ! dans une profonde ignorance en fait de religion.

M'avez-vous suivi jusqu'ici ?

Oui, mon Père, et je vois que le midi de la France n'a jamais été aussi malade.

C'est juste, dis-je à mon tour.— Depuis cinq ans, un missionnaire espagnol, Dominique de Gusman, luttait contre ces hérétiques. Mais le succès était presque nul. Malgré sa science, malgré son zèle, malgré ses discussions victorieuses avec les Albigeois et même malgré plusieurs miracles, le grand serviteur de Dieu n'empêchait pas les hérétiques de faire des recrues et de pervertir le pays. Dominique était tenté de se décourager. Il continuait cependant à invoquer avec ardeur Jésus et Marie. Tout cela se passait en 1208, cinq ans après l'arrivée du saint missionnaire. Vous comprenez cette triste situation ?

Oui, mon Père.

Eh bien ajoutai-je, c'est quand l'homme, fut-il saint et savant comme Dominique, ne peut rien, absolument rien pour la cause de la religion, c'est alors que Dieu se plaît à intervenir.

Marie, qui a tant à cœur l'honneur de son Fils, Marie si indignement traitée par les Albigeois, apparut à saint Dominique et lui dit :

“ Contre ces hérétiques qui nient la divinité de Jésus
 “ et mes privilèges de virginité sans tache et de miracu-
 “ leuse maternité, tu te contenteras d'exposer les princi-
 “ paux événements de notre vie, de notre mort et de notre
 “ résurrection. Contre ces hérétiques qui repoussent la
 “ Salutation Angélique, tu répéteras et tu feras répéter
 “ un grand nombre de fois, la salutation de l'archange :
 “ Ave Maria. Quant à l'ignorance de ce pauvre peuple,
 “ ignorance si perfidement exploitée par les Albigeois,
 “ tu la dissiperas peu à peu en expliquant les mystères de
 “ l'Évangile et tu habitueras les fidèles à méditer quelques
 “ instants chacun de ces mystères, pendant qu'ils me sa-
 “ lueront avec l'ange.”

Mon interlocuteur me dit : Vraiment, il n'y avait que le bon Dieu et la sainte Vierge pour trouver ces trois remèdes à ces trois misères.

Je vois que vous m'avez compris, répliquai-je ; je vous en félicite. Oui aux négations des impies il suffit d'opposer l'affirmation et le cri de la foi ; à leurs insultes on oppose des hommages et on salue Marie, la mère de Jésus ; et à l'ignorance on oppose la lumière qui jaillit toujours de la plus courte et même de la plus imparfaite méditation des mystères évangéliques.

Dominique adopta avec joie et reconnaissance cette tactique venue du ciel ; et c'est cette union de prières et de méditations qu'on appelle la dévotion du Rosaire ou du Chapelet. Rien de plus simple, de plus facile, de plus populaire. Et si de nos jours, on parle tant du Rosaire, c'est que l'Eglise se trouve de nouveau en face de libres-penseurs, d'écrivains impies et de journalistes calomnieux qui s'efforcent d'égarer la foi des simples fidèles et d'étouffer la lumière de l'évangile sous le poids de leurs affreux mensonges. Ces Albigeois de l'heure présente, ce sont les Francs-Maçons. Le pape Léon XIII les a dénoncés comme les ennemis acharnés de l'Eglise et contre eux, il a mis dans nos mains cette arme pacifique, le Rosaire.

A ces paroles, mon interlocuteur me dit : Mon Père, je vous suis bien reconnaissant. D'une pierre vous avez fait deux coups. Vous m'avez dit l'utilité du Rosaire quand il parut et vous venez d'ajouter son utilité à l'heure présente. Merci !

FR. ANTONIN MARICOURT,

des fr. prêch.

AVE MARIA.

(Paraphrase—Traduction).

I

Recueillant à genoux les fleurs de ton Rosaire,
 Le monde ému tourne vers toi les yeux ;
 Et toi, tu nous souris et nous réponds, ô Mère,
 En nous ouvrant tous les trésors des cieux.

II

L'amour à tes pieds nous convie
 Que l'amour nous reçoive aussi !
 À t'offrir nous n'avons, Marie,
 Que des cœurs aimants : les voici.
 D'autres pour décorer ton trône
 Prodigent les rubis et l'or ;
 Mère, pour tresser ta couronne
 N'avons-nous pas bien mieux encor ?
 Oui, nous avons de fleurs divines
 Un bouquet vraiment précieux
 Car ces fleurs, tu le devines,
 Sont celles qui croissent aux cieux :
 La violette, qui sous l'herbe
 Cache ses attraits, sa beauté ;
 La rose mystique et superbe,
 Le lys brillant de pureté.

III

Tandis que notre main les presse et les enlace
 Oh ! que ton nom à répéter est doux !
 Etoile de la vie, espoir de qui trépasse,
 Vierge, toujours veille sur nous.

IV

Lorsque, à ton ordre, il vient nous prêcher l'art unique,
 L'art trois fois saint de couronner ton front,
 Gusman fit à la terre un présent magnifique,
 Et les chrétiens toujours l'en béniront.

Mais puissions-nous, un jour, des cieux franchir l'en-
[ceinte

Et radieux, fouler les saints parvis ;
Dans l'extase et la joie et l'amour, Vierge Sainte,
Voir et chanter ta gloire en Paradis !

V

Frères, ne laissons pas se faner sa couronne
Car de sa main notre main la reçut.
Sans cesse tressons-la. La Vierge nous l'ordonne :
A l'écouter l'espoir n'est point déçu.
De notre Mère, enfants, de sa tendresse extrême,
De sa puissance, oh ! non, ne doutez plus
Au ciel, elle nous garde—espérance suprême !—
Les roses d'or, couronne des élus.

Fr. H.
des fr. prêch.

LE BIENHEUREUX JEAN MASSIAS.

La sainteté est indépendante de la diversité des situations humaines. Car Dieu ne fait pas acception des personnes ; au contraire, il nous réserve à tous, sur cette terre où nous passons si vite, assez d'épreuves pour nous en détacher peu-à-peu, assez de grâces, en face de la perfection qu'il exige pour qu'on ne puisse l'accuser d'injustice. Souvent même, afin d'établir cette vérité dans un relief plus saisissant aux yeux des hommes, il en choisit un dépourvu des avantages de la naissance de la fortune et des lumières du génie, et par un chemin que nous reconnaissons bien puisqu'il est le nôtre, il le poussa à des hauteurs qui nous étonnent et nous ravissent. C'est que la vie la plus ordinaire ne manque pas de semences de sainteté ; partout abondent ces petits sacrifices, ces luttes intimes mais quotidiennes que nous impose la pratique des vertus chrétiennes ou religieuses. Celui qui veut se pencher et recueillir à chaque instant ces fleurs entremêlées d'épines qui tombent sans cesse du ciel, celui-la est en voie de devenir un saint de haute et belle taille.

Parmi ces humbles héros de la vertu on doit ranger



LE COURONNEMENT DE LA VIERGE.

d'après fra Angelico.

le Bienheureux Jean Massias, frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique.

Ce Bienheureux naquit à Ribera, en Espagne, en 1585, de parents indigents mais fort bons chrétiens. Orphelin à cinq ans il se vit repoussé de ceux qui l'auraient dû recevoir ; un berger presque aussi pauvre que lui le chargea de garder quelques brebis : ce qui l'empêcha de mourir de faim.

Tels furent ses débuts. A cet âge il s'en consola facilement ; mais plus tard quelle joie secrète son âme de saint dut-elle goûter à la pensée d'avoir suivi si jeune les traces d'un Maître qui voulut naître dans une étable et gtdandir sur la terre d'exil. Cette vie de berger lui plaisait, elle lui rappelait celle de plusieurs saints, et surtout, en l'isolant du monde, de sa dissipation et de ses dangers, elle lui permettait de s'épancher, à son aise, avec Dieu dans une prière ardente et continue. Il y passa sa jeunesse.

Un jour, afin de répondre à l'appel de sa vocation, le voilà qui laisse son pays, traverse les mers, et s'en vient à Lima, au couvent de la Magdalena, coopérer sous l'habit du frère convers, à l'œuvre de charité, de sanctification et de dévouement sublime des dominicains dans l'Amérique du Sud. Il comptait alors trente-sept ans.

Comment retracer en trois pages les merveilles de sa vie religieuse, son amour de Dieu, son oraison, son humilité, son zèle brûlant pour les âmes ? Arrêtons-nous du moins devant le trait principal de cette touchante figure, sa charité pour les pauvres.

Chargé, comme portier, de la distribution des aumônes, il remplit toute sa vie cet office avec non moins de prudence que de douceur et d'humilité. De quelques prévenances il entoure ces chers mendiants ! En le voyant toujours affable, toujours bienveillant à l'égard des malheureux qui de nuit et de jour se présentent à la porte du couvent, on songe à Celui qui le même sourire divin sur les lèvres, et le même amour en son Cœur, multiplait le pain, guérissait les malades et soulageait toutes les peines.

Le saint portier avait fixé le temps de la distribution

générale des aumônes : c'était de dix heures à midi. Jean Massias prenait alors sa plus douce récréation. Devant les deux cents pauvres qui s'y rencontraient assidûment, le bon frère sentait croître sa compassion et savourait la sainte joie et l'honneur, trop grand en vérité, de consoler et de servir de ses mains Jésus-Christ dans ses membres souffrants. Les tables étaient dressées sur les terrasses mêmes du couvent. Une prière dite par lui précédait le repas. Ensuite désireux de ne pas renvoyer à jeûn les âmes de ceux dont il venait de réconforter les corps, il leur faisait un court catéchisme. A cette instruction le peuple accourait en foule " car, disait-on, les séraphins au ciel ne " parlent pas mieux de Dieu que frère Jean à son catéchisme."

De ces indigents la pitié éclairée du Bienheureux s'étendait naturellement aux pécheurs autrement misérables aux yeux de la foi que les mendiants du chemin. A ceux-là il réservait ses plus pressants appels. Il prie, il se mortifie, car il ne l'ignore pas, la souveraine prière de l'apôtre c'est la pénitence et la pénitence portée jusqu'aux flagellations sanglantes.

A la mortification il ajoute la plus profonde humilité.

Sur le lit de souffrances ou l'ont conduit ses effrayantes austérités, il s'appelle " pécheur et vil vermisseau ". Les frères qui l'assistent à son agonie l'engagent à prier pour la prolongation d'une vie qu'ils estiment très utile : " Hélas ! que suis-je ? répond le saint. Ma présence " n'est nullement nécessaire. Dieu n'a besoin de personne " ne pour répandre ses bénédictions sur qui il lui plaît." Ainsi parlent les saints après avoir ainsi vécu.

Jean Massias mourut le 17 septembre 1645, en la soixantième année de son âge. Il fut béatifié par Grégoire XVI. La vie des saints est une longue et solennelle prédication. Puisse celle dont nous venons d'ébaucher une esquisse nous apprendre à trouver la sainteté dans l'accomplissement exact et religieux des devoirs de notre état, malgré leur bassesse et leur obscurité.

Fr. G.

des frères prêcheurs.

ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

(4 Octobre.)

LA VERNIA.

FRANÇOIS passait auprès du château de Montefeltro où des hommes d'armes étaient réunis pour une fête. Parmi eux se trouvait Orlando de Chiusi. François monte au château et, sur la place même où la foule joyeuse s'ébattait, commence à prêcher sur ce thème : " Si grand m'est le bien que j'attends, que toute peine m'est joie." Sa prédication merveilleuse parut à tous celle d'un ange de Dieu, mais nul n'en fut plus touché que le noble Orlando. Il vint se jeter aux pieds de François, et après avoir disposé avec lui des faits de son âme, comme on disait alors, il lui offrit en don un mont solitaire, distant d'un mille de Chiusi, le mont della Vernia. François l'accepta à cause de l'amour qu'il porta toujours à la solitude. Il y revint plusieurs fois ; son séjour le plus mémorable fut celui pendant lequel il reçut les stigmates.

" Pour lui procurer la force de supporter les tourments physiques de la Passion, Jésus lui donna d'abord le ravissement anticipé des béatitudes célestes. Il lui envoya, au milieu d'une éblouissante splendeur, un ange tenant dans sa main gauche une viole et un archet dans sa main droite. Cet ange passa une seule fois l'archet sur la viole et François fut comme fondu par une telle intensité de mélodie qu'il n'en aurait pu supporter deux fois l'intolérable douceur, et qu'à un second coup d'archet son âme se serait séparée de son corps. Le séraphin qui vint ensuite imprimer les stigmates répandait une si éclatante clarté que, bien que la nuit fût encore en son plein, des muletiers croyant le soleil levé, sellèrent leurs bêtes et se mirent en route. Le séraphin avait la forme d'un crucifix et n'était autre que Jésus lui-même. Lorsqu'il eut disparu, le pauvre François, le cœur enflammé d'une ardeur sans mesure et de tous les feux de l'amour divin, portait sur ses membres les signes de la Passion ; aux pieds et aux mains, le trou des clous ; au côté, la blessure de la lance."

EM. OLLIVIER.

LE ROSAIRE AU CAP DE LA MADELEINE.



NOTRE Revue a parlé déjà des pèlerinages au Cap de la Madeleine. Or, quelques détails sur le vieux sanctuaire de là-bas, devenu peu à peu le théâtre de ces grands concours de peuples, intéresseront peut-être nos lecteurs.

Elle a son histoire, l'humble chapelle de la Vierge, — intéressante, pittoresque même. Pour trouver la poésie, il ne faut pas remonter à ses origines. Il y a vingt ans, elle n'attirait pas encore les regards, mais depuis, elle a vu des prodiges qui ont fait parler d'elle. Pourquoi en effet les n̄dèles vont-ils là plutôt qu'ailleurs ? pourquoi se rendent-ils en foule dans ce vieux sanctuaire aux murailles poudreuses, où il n'y a rien de beau à voir, — ni chefs-d'œuvre ni reliques précieuses ? C'est que, dans cette pauvre église inconnue. Dieu a déployé et déploie toujours la force de son bras à l'honneur de sa mère. Qui ne se rappellerait ici la parole profonde de l'Apôtre : *Infirma mundi elegit Deus* ? — Dieu se penche avec amour sur tout ce qui est simple et petit ; Dieu se plaît à choisir pour instruments et pour théâtre de son action les personnes humbles et les humbles chapelles. Et de notre temps, comme autrefois à Nazareth, il a voulu glorifier Marie dans une demeure pauvre et nue. Mais à quelle occasion les prédictions divines se sont-elles révélées ? Quels signes Dieu a-t-il donnés de son amour de choix pour le sanctuaire de Notre-Dame du Cap ? C'est ce que nous voulons dire, très brièvement.

Le Rosaire a été établi au Cap de la Madeleine, il y a plus de deux siècles. Le diplôme d'érection de la confrérie date du 11 mai 1694. On voit, appendu aux murs de la chapelle, ce vieux parchemin, très bien conservé. Cependant, à peine érigée, la confrérie tomba dans l'oubli.

Au siècle dernier, il n'y eut pas de Curé résidant au Cap. Les rares familles qui l'habitaient, trop pauvres pour faire vivre un prêtre, avaient, de temps à autre seulement, la visite d'un missionnaire. Dans ces conditions, une association pieuse pouvait-elle fleurir ?

Ce ne fût que beaucoup plus tard, sous Monsieur Luc Des Ilets, prêtre très dévot à la Vierge, et prédécesseur

immédiat du Révérend Monsieur Duguay, curé actuel, que la confrérie du Saint Rosaire fût solennellement rétablie, grâce à une circonstance toute fortuite, providentielle plutôt.

Une après-midi, veille de l'Ascension, comme Monsieur Des Ilets entraît dans le sanctuaire pour sa visite habituelle, il vit, devant la petite chapelle latérale où était la statue de Notre-Dame du Rosaire, un pourceau tenant dans sa gueule un chapelet qu'il roulait entre ses dents. Le fait est grossier, mais on va voir la leçon que Monsieur Des Ilets en tira.

Ce saint prêtre se rappela la parole de l'Évangile : " margarita ante porcos, la perle devant les pourceaux " ; —la chose sainte était laissée aux bêtes :—il se dit : " nous laissons tomber le chapelet, il faut qu'un pourceau le ramasse."

Avec sa foi vive, Monsieur Des Ilets avait vu dans cette circonstance une révélation de la volonté d'en Haut. A partir de ce moment, il commença à prêcher le Rosaire à ses paroissiens, et il enrôla de nombreux confrères sous les bannières de la Vierge.

Quelque temps après, dans l'hiver de 1879, comme il s'agissait de transporter de la rive sud la pierre nécessaire à la construction d'une autre église, et que déjà à la mimars, le pont de glace sur lequel on avait compté ne prenait pas encore, Monsieur Des Ilets fit vœu de consacrer à toujours le vieux sanctuaire à la Reine du Rosaire, si le pont lui était accordé.

Le pont prit en effet, et on a raconté ici même son *histoire* (1) ; il prit sur une largeur où deux voitures à peu près pouvaient passer de front ; et, en dehors de cet espace, de chaque côté des balises, c'était le courant du fleuve. Le miracle du pont des *Ave* fit du bruit, et de cette époque date l'ère des pèlerinages au sanctuaire du Cap. D'autres prodiges ont éclaté, attestés sous serment par des témoins dignes de foi. Cette année, les pèlerins sont venus, plus nombreux et plus enthousiastes que jamais. Devant ces grandes manifestations de foi et de piété envers la Vierge du Rosaire, nous ne pouvons nous empêcher de dire : " " *Digitus Dei est hic. Le doigt de Dieu est là* ".

HENRICUS.

(1) V. Le Rosaire, Juin 1896.

NOTRE DAME DE LA FAMILLE.



Ly avait Amel, le pasteur, et Penhor la blonde, sa femme, qui demeuraient en la paroisse de Saint-Vinol, *présentement noyée dans la baie de Cancale. Ils s'aimaient bien. Penhor était bonne et jolie, Amel était fort et bon, c'était lui qui portait la statue de la Vierge Marie à la procession de la mi-août. Ils n'avaient point d'enfant, et cela faisait leur tristesse.

Une fois qu'Amel revenait tout soucieux des champs, il trouva Penhor qui pleurait, et devinant pourquoi, il lui dit :

Ma chère femme, vois-tu, ce serait de tisser un beau voile à Marie toujours vierge. En récompense elle te donnerait un petit ange à bercer.

Croyez-vous qu'un homme puisse penser le premier ? Non, c'est toujours la femme. Penhor avait tissé le voile d'avance, plus blanc que neige et transparent comme les brumes d'été.

La vierge de Saint-Vinol était très riche, parce que les gens du pays péchaient beaucoup et la comblaient d'offrandes ; mais en voyant ce voile précieux, qui ne payait la rançon d'aucun gros péché, elle fut contente et l'accepta. Amel et Penhor eurent un petit enfant et s'aimèrent davantage auprès de son berceau.

Dès que l'enfant eut ses neuf jours, Penhor le prit dans ses bras et se rendit à l'autel de la Vierge.

—Marie, dit-elle agenouillée, voici le petit trésor que vous nous avez donné ; nous vous le rendons, ô Mère ! qu'il soit à vous et qu'il grandisse promis à votre couleur céleste. Regardez-le, bonne Vierge, nous l'avons appelé Raoul, comme le père de son père ; regardez-le bien pour le reconnaître au jour où il aura besoin de vous.

Amel répondit :

—Ainsi soit il.

Et l'enfant grandit, vêtu de la couleur du ciel.

On ne sait pas si ce fut à cause des péchés de la paroisse de Saint-Vinol ou à cause des péchés de toutes les paroisses de la côte ; mais voilà qu'une nuit de grand malheur l'eau de la rivière s'enfla comme le lait bouillant qui franchit les bords du vase ; le vent soufflait, la pluie

tombait, la terre tremblait. Toute la plaine se couvrit d'eau, et quand vint le matin, on vit que ce n'était pas la rivière qui débordait, mais bien la mer.

Elle arrivait sombre, houleuse, révoltée. Elle avait rompu les barrières, posées à son courroux par la main de Dieu. Elle arrivait ; elle ne s'appelait plus mer, mais le déluge.

L'église de Saint-Vinol était située sur une hauteur, les inondés s'y réfugièrent ; mais Amel et Penhor restèrent à la porte de leur maison, bâtie encore plus haut que l'église.

Et quand l'eau vint à eux, ils montèrent au premier étage avec le petit Raoul ; et quand l'eau les y suivit, ils grimperent sur le toit ; l'eau les y suivit encore.

— Mon mari, dit Penhor, Dieu soit loué, nous allons mourir tous ensemble.

— Non, répondit Amel.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle, songerais-tu à nous abandonner !

— Non, dit encore le pasteur.

L'eau venait. Il ajouta, debout qu'il était sur l'arête du toit :

— Prends notre petit Raoul, je vais t'aider à grimper le long de moi ; tu mettras tes pieds sur mes épaules et tu tiendras ferme. . .

Penhor se jeta à son cou, en pleurant. Elle comprenait.

— Jamais, dit-elle.

— Dépêche-toi, je le veux, c'est pour l'enfant. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et peut-être que l'eau s'arrêtera. Adieu ma chère femme, si je meurs et que tu sois sauvée, ce sera bien. . . Dis-lui qu'il se souvienne de son père.

Penhor obéit, et dès qu'elle fut montée, l'eau passa sur la tête d'Amel.

Penhor, pleurant tout son cœur par ses yeux, tenait l'enfant. Quand l'eau toucha sa ceinture, elle éleva le petit Raoul, après l'avoir pressé contre sa poitrine, et lui dit :

— Grimpe le long de moi, je vais t'aider. Tu mettras tes petits pieds sur mes épaules et tu te tiendras fer-

—O mère, fit l'enfant, je ne veux pas !

—Dépêche-toi, moi je le veux ! peut-être que l'eau s'arrêtera. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et si tu es sauvé, ce sera bien. . . Adieu, mon chéri, mon fils, mon cœur ; souviens-toi de ton père et de ta mère. . .

Elle ne parla plus, parce que l'eau couvrit sa bouche.

Au-dessus des vagues, il ne resta que la tête blonde du petit Raoul et un pli de sa robe azurée qui flottait au courant de l'eau.

Or, la vierge de Saint-Vinol, juste à ce moment, sortait de la plus haute fenêtré de l'église où tout était noyé, abandonnant sa niche submergée pour se réfugier au ciel. Elle emportait toutes ses offrandes avec elle. En prenant son vol, elle aperçut la tête blonde du petit Raoul et le pli de sa robe bleue. La Vierge s'arrêta.

—Cet enfant est à moi, dit-elle, je veux l'emporter aussi.

Et et effet, elle le prit par ses doux cheveux, croyant le soulever aisément ; mais l'enfant était lourd, lourd, pour un si petit corps, si lourd que la sainte Vierge fut obligée de lâcher toutes ses offrandes et d'y mettre les deux mains !

Quand elle eut tout lâché, le lin, les tissus et les fleurs, elle put enfin soulever l'eufant et alors elle ne s'étonna plus du poids qu'il pesait. Penhor, sa mère, s'attachait à lui de ses doigts mourants, et de ses doigts mourants le père s'attachait à la mère.

—Oh ! dit la Vierge émue et joyeuse à la vue de cette grappe de cœurs, Dieu a fait de belles choses sur la terre.

Et dans un pan de sa robe étoilée, elle mit le père avec la mère, la mère avec l'enfant ; trois amours en un seul et qui n'ont qu'un seul nom : *la Famille !* nom béni ici-bas comme au ciel !

On raconte cette histoire entre Cancale et Pontorson, qui regardent tous deux le Mont-Saint-Michel.

PAUL FÉVAL.

VIES DES FRÈRES.

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

CHAPITRE I.

De sa sainte famille.

DLUSIEURS faits, omis ou ignorés par les compilateurs, ne se trouvent pas dans la *légende* de notre Bienheureux Père Dominique : il ne paraîtra donc pas inutile de les recueillir, comme autant d'épis échappés à la faucille des moissonneurs.

Nous dirons tout d'abord, en témoignage de sa sainteté, que non-seulement ses parents furent honnêtes et pieux, mais que deux de ses frères s'élevèrent à une haute perfection. L'un fut prêtre séculier et se consacra entièrement aux œuvres de miséricorde et au service des pauvres dans un hospice : on dit qu'il brilla du don des miracles pendant sa vie et après sa mort. L'autre, appelé Mannès, se sanctifia dans la contemplation, servit Dieu longtemps dans l'Ordre, et entra, par une mort heureuse, dans le repos éternel. Deux de ses neveux menèrent également sous l'habit des Frères Prêcheurs une vie sainte, digne de tout éloge.

On avait fixé le jour d'une conférence solennelle avec les hérétiques. L'Évêque du lieu se disposait à s'y rendre avec une suite nombreuse.—“ Ce n'est pas ainsi, lui dit le Bienheureux Dominique, ce n'est pas ainsi, mon Seigneur et Père, qu'il faut s'avancer contre de tels ennemis. Les hérétiques doivent être convaincus par l'exemple de l'humilité et des autres vertus, plutôt que par la pompe extérieure et l'éclat des paroles. Armons-nous donc de ferventes prières ; portons les marques d'une véritable humilité, et marchons pieds-nus contre ce Goliath.”—L'Évêque se rendit au conseil de l'homme de Dieu ; on renvoya les équipages et tous se déchaussèrent. Le lieu désigné était éloigné de plusieurs milles. Ils se mirent en route, et, comme ils n'étaient pas sûrs de leur chemin, ils le demandèrent à un passant qu'ils croyaient catholique.—“ Je vous l'indiquerai volontiers, répondit celui-ci et même je vous conduirai.”—Il les en-

gaga donc par malice dans un petit bois, à travers des ronces et des épines, si bien que leurs pieds et leurs jambes furent bientôt tout en sang. L'homme de Dieu supportait tout avec une inaltérable patience, et, faisant éclater sa joie par un cantique d'actions de grâces, il exhorta ses compagnons à souffrir et à louer Dieu.—“ Mes “ très-chers, leur dit-il, espérons que le Seigneur nous “ donnera la victoire, puisque nos péchés sont expiés par “ le sang.”—Le guide, témoin de leur patience et de leur joie admirables, fut touché de l'exemple et des discours du saint ; il avoua qu'il les avait indignement trompés et abjura l'hérésie. Une fois arrivés au rendez-vous, les défenseurs de la foi remportèrent la plus complète victoire.

CHAPITRE II.

Comment par sa prière il sauva des hommes qui se noyaient.

Un ancien et honorable habitant de Cahors a raconté à des Frères, qui sont prêts à l'affirmer sous la foi du serment, le fait dont il fut témoin pendant le siège de Toulouse par le comte de Montfort. Des pèlerins anglais, qui se rendaient au tombeau de saint Jacques de Compostelle, ne voulant pas entrer dans la ville à cause de l'interdit dont elle était frappée, montèrent dans une barque pour passer la Garonne. La barque, trop pleine coula ; ils étaient près de quarante, et tous furent tellement submergés qu'on ne voyait plus leurs têtes. Aux cris des passants et des soldats qui étaient là, le Bienheureux Dominique sort de l'Eglise où il priait. Il accourt, voit le danger, et se jetant à terre, il étend ses mains en croix, fond en larmes, et supplie le Seigneur de sauver les pèlerins de la mort. Quelques instants après, il se lève et, plein de confiance en Dieu, il leur commande au nom de Jésus-Christ de venir tous au rivage. O miracle, *opéré par Celui qui seul fait des miracles !* Aussitôt, les naufragés apparaissent au-dessus de l'eau, en présence de la foule accourue ; des soldats s'empressent de leur tendre des piques et des lances, et tous gagnent le bord sains et saufs.

Le Bienheureux Dominique parcourait, en prêchant, les environs de Toulouse, et il lui arrivait souvent de passer à gué une petite rivière appelée l'Ariège. Un jour il

y laissa tomber ses livres, qu'il portait sur sa poitrine, en voulant relever sa robe au dessus de sa ceinture. Il se rendit, en louant Dieu, à la maison d'une pieuse dame et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Trois jours après, un pêcheur jeta l'hameçon dans cet endroit, et, croyant prendre un gros poisson, il en retira les livres qui n'avaient pas plus souffert du contact de l'eau que s'ils avaient été conservés soigneusement dans une armoire : chose d'autant plus étonnante qu'ils n'étaient protégés par aucune couverture de cuir ou de toile. La pieuse dame les reçut et se fit une joie de les envoyer au Bienheureux Père à Toulouse.

CHAPITRE III.

Comment il augmenta du vin.

Un jour qu'il voyageait dans ces contrées, avec plusieurs Frères, le Bienheureux Père, voyant qu'il n'y avait pour le diner qu'une coupe de vin, eut compassion de quelques-uns qui avaient été nourris délicatement dans le monde. Il fit verser ce peu de vin dans un grand vase en y mêlant beaucoup d'eau. Cette eau fut changée en un vin excellent. Les Frères, au nombre de huit, en burent tous à volonté, et il en resta encore.

Au temps où une maison fut donnée au Bienheureux Père, à Ségovie, en Espagne, il prêcha un jour à une grande multitude réunie hors de la ville. Le peuple était plongé dans une profonde tristesse, parce que la pluie ne venait pas ; on était déjà aux approches de la Nativité de Notre-Dame, et une sécheresse prolongée avait empêché jusque là de commencer les semailles. L'homme de Dieu ne l'ignorait point, et inspiré d'en haut, il s'écria, après avoir dit quelques paroles : — “ Ne craignez pas, mes Frères, ayez confiance dans la miséricorde de Dieu, car aujourd'hui même, il vous enverra une pluie abondante, et votre tristesse se changera en joie.” Cependant il n'y avait alors aucune apparence de pluie ; le ciel, très serein et sans nuages, resplendissait des rayons du soleil. Soudain une pluie torrentielle se mit à tomber ; en eut de la peine à rentrer dans la ville et chacun se hâta de gagner sa demeure. Tout le peuple rendit grâces à Dieu, *qui seul fait les miracles*, et qui daignait réaliser si promptement la promesse de son serviteur Dominique.

(à suivre)

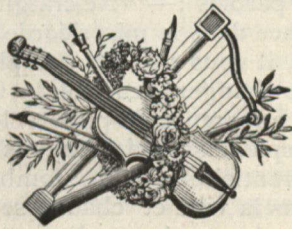
RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

-
1. Un jeune homme éloigné des pratiques religieuses.
 2. Les parents d'un religieux.
 3. Un jeune homme qui n'a pas le courage de suivre sa vocation.
 4. Monsieur Mothon, père du R. P. Mothon, décédé.
 5. Une mère de famille.
 6. Plusieurs pécheurs.
-

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DES NOVIATS.

Mme A. Laurent, (Nouvelle-Orleans.)
 Mr. Louis Trudeau, (Woonsocket.)
 Mme Vve Honoré Lavoie, (St-Philippe de Neri.)

AVIS.—Le R. P. Duchaussoy étant retourné en France, Messieurs les Curés sont priés de s'adresser au T. R. P. Argaut, le nouveau Prieur du couvent de Saint-Hyacinthe, pour toute demande de prédication ou pour l'érection de la confrérie du Rosaire.



PRÉDICATIONS.

Pour répondre à des désirs qui nous ont été exprimés, le Rosaire publiera désormais, chaque mois, la liste de nos prédications. Les amis de notre Ordre pourront ainsi aider plus spécialement nos missionnaires de leurs prières et participer de loin à leur apostolat :—

MONTREAL. Eglise des Pères Franciscains, Panégyrique de Saint François, le 4	T. R. P. ARGAUT.
“ Réunion du T.-O., le 5.....	T. R. P. ARGAUT.
ST-HYACINTHE. Cathédrale, retraite aux Dames de charité, du 5 au 9.....	T. R. P. ARGAUT.
MONTREAL. Paroisse St-Jacques, retraite des Dames, du 18 au 22	T. R. P. ARGAUT.
SOREL. Retraite aux Dames de charité, du 25 au 29.....	R. P. ROULEAU.
MONTREAL. Paroisse Notre-Dame, retraite des Dames, du 18 au 22	T. R. P. RONDOT.
TROIS-RIVIÈRES. Retraite des Dames de charité du 5 au 9	T. R. P. RONDOT,
ST-HYACINTHE. Reunion du T.-O., le 2.....	R. P. MARICOURT.
BELGAIL. Rosaire le 4	R. P. MARICOURT.
MONTREAL. Académie du Plateau, retraite aux élèves du 13 au 17	R. P. MARICOURT.
ISLAND-POND, (E. U.) Mission du 6 au 18.	R. P. KNAPP.
MARTON-MILLS, (E. U.) Mission du 18 au 25	R. P. KNAPP.
STE MARIE DE LA BEAUCE. Retraite au pen- sionnat des frères, du 7 au 11	R. P. GILL.
ST-JOSEPH DE LÉVIS. Retraite au pension- nat des sœurs de Jésus Marie, du 14 au 18.....	R. P. GILL.
CAP DE LA MADELEINE. Du 1er au 5.....	R. P. BACON.
ST-THOMAS DE MONTMAGNY. Retraite, du 7 au 11	R. P. BACON.
STE PERPETUE D'ISLET. Retraite du 12 au 18.....	R. P. BACON.
ST-HUBERT. Rosaire, le 4.....	R. P. BEAUDET.
“ Rosaire, le 11.....	R. P. DALLAIRE.
ST-HYACINTHE. Eglise des Pères Domini- cains, Rosaire, le 4.....	T. R. P. RONDOT,
OCTAVE DU ROSAIRE. PÈLERINAGES.	
“ Le 5 Académies Girouard et Notre-Dame	R. P. DALLAIRE.
“ Le 6 Couvent de la Présen- tation.....	R. P. BEAUDET.
“ Le 7 Académie Princé et Lorette.....	R. P. VAN BECELAERE.
“ Le 8 Le Collège	R. P. MARICOURT.
“ Le 9 Les Soeurs	
Grises.....	R. P. ROULEAU,
“ Le 10 Soeurs de St- Joseph et de Ste Marthe.....	R. P. ARCHAMBAULT.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'OCTOBRE.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES

- 2 Vendredi. Les SS. Anges gardiens. *T. D.*
- 3 Samedi (15^e). B. Jean Massias, C. O. N. *D.*
- 4 27^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 19^e après la Pentecôte (1^{er} du mois). FÊTE DU T. S. ROSAIRE. *T. D. avec Oct. solennelle.*
 Indulg. plén. chaque fois que l'on visite l'autel de la Confrérie du Rosaire, depuis la veille à midi, jusqu'au coucher du soleil, le jour de la fête. — Les trois Indulg. plén. du 1^{er} Dimanche du mois, comme au 5 janvier. — Une autre Indulg. plén. pour la communion dans l'église de la Confr. un jour pendant l'Octave.
- 7 Mercredi. B. Matthieu Carreri, C. O. N. *D.*
- 10 Samedi. S. Louis Bertrand, C. O. N. *T. D. avec Oct. simple.*
 Indulg. plén. pour tous les fidèles.
- 11 18^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 20^e après la Pentecôte (2^e du mois). L'Oct. du Tr. S. Rosaire, *Solennelle.*
 Indulg. plén. pour les Confr. du S. Nom.
- 12 Lundi. B. Jacques d'Ulm, C. O. N. *D.*
- 14 Mercredi. Bse Madeleine de Panatiéri, V. O. N. *D.*
- 15 Jeudi. Ste Thérèse, V. *D.*
- 17 Samedi. S. FRANCOIS D'ASSISE, C. T. *D. avec Oct. solennelle.*
- 18 19^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 21^e après la Pentecôte (3^e du mois). S. Luc, Evangéliste. *T. D.*
 Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.
20. Mardi. Translation de S. Pierre, M. O. N. *T. D. (4 juin).*
22. Jeudi. B. Pierre de Tiferno, C. O. N. *D.*
23. Vendredi. B. Barthélemy de Bragance, Ev. C. O. N. *D.*
24. Samedi. S. Raphaël, Archange, *T. D.*
25. 20^e Dimanche après l'Oct. de la Trinité, 22^e après la Pentecôte (dernier du mois). Le Patronage de la Bse Vierge Marie. *T. D.*
 Indulg. plén. comme au 26 janvier.
26. Lundi. B. Damien, C. O. N. *D.*
28. Mercredi. SS. Simon et Jude, Ap. *T. D.*
29. Jeudi. Bse Bienvenue, V. O. N. *D.*
30. Vendredi. Les Saints dont les reliques reposent dans les églises de notre Ordre. *T. D.*